

traverse la file des élèves et se précipite sur le drapeau pour le déchirer. « A bas le drapeau blanc ! s'écrie-t-il. Ce n'est pas au moment où notre empereur remporte de si grandes victoires qu'on le doit arborer ! » On court sur l'individu, on le repousse avec force coups de poings, on l'entraîne hors de la voie du cortège, on le remet aux mains de la police non sans quelques égratignures. L'ordre un instant troublé est bientôt rétabli.

L'année suivante, l'avant-veille de la Fête-Dieu, M. Subileau apprit à ses professeurs que Mongazon ne porterait pas son drapeau à la procession « parce que le ministre des Cultes y mettait opposition ». On craignait, disait-on, une manifestation. La police remarquait une certaine agitation depuis que l'évêque avait établi solennellement, le jour de Pâques, le denier de Saint-Pierre. Réflexion faite, les professeurs suggérèrent l'idée d'obtenir la dispense d'assister à la procession. Le lendemain, le supérieur, l'économe, l'aumônier et cinq professeurs portaient à l'évêché l'expression de leur désir. M^{re} Angebault répondit : « Je comprends vos justes répugnances ; mais, dans les circonstances, l'abstention du petit séminaire serait remarquée. Il pourrait y avoir quelque résultat fâcheux. Mes enfants, tous les jours on insulte le pape ; tous les jours vos évêques sont abreuvés d'outrages. Mettez à leur exemple au pied de la Croix l'affront que l'on vous a fait et supportez noblement et courageusement les insultes et le mépris que l'on pourrait vous adresser. » L'évêque permit cependant de n'envoyer qu'une députation à la cérémonie.

Au sortir de cette visite le supérieur et l'aumônier se rendirent chez le préfet (1). Il les reçut avec bonté et leur déclara qu'il avait donné des ordres énergiques pour empêcher tout désordre. Il ajouta que le ministre de l'Intérieur avait exprimé son étonnement que l'autorité eût toléré l'exhibition d'un tel drapeau. Le lendemain, le petit séminaire prit sa place dans le cortège, mais sans porter l'emblème jugé séditionnel et provocant. Il ne se produisit que quelques cris sans importance, au même lieu où s'était passée la protestation de l'année précédente.

Ces incidents trahissaient la rupture survenue entre le gouvernement impérial et le parti catholique. Celui-ci se montrait à juste titre inquiet autant qu'irrité. L'empereur, en se retirant de la guerre d'Italie, ne pouvait plus contenir la révolution qu'il avait déchainée. Les Marches appelaient Victor-Emmanuel et les Piémontais s'en emparaient. Le 29 septembre 1860, la ville d'Ancône capitulait. Son dernier gouverneur fut l'un des élèves chéris entre tous de M. Mongazon : le comte Théodore de Quatrebarbes. Ses qualités l'avaient fait aimer particulièrement du vieux prêtre qui semblait deviner ceux qui perpétueraient son idéal de bonté, de piété et de touchante charité. M. de Quatrebarbes avait toujours gardé de son vieux supérieur un délicieux souvenir : il avait témoigné de la bienveillance à son collègue d'Angers en honorant de sa présence les fêtes de la Saint-Urbain et les distributions de prix. Quand il eut été obligé de rendre la ville dont il avait reçu la défense, il

(1) Bourlon de Rouvres.